Le Défap au Centre Évangélique 2021, avec Manior

Les lundi 22 et mardi 23 novembre, venez nous rencontrer sur le stand du Défap à l'Espace Charenton, dans le XIIème arrondissement de Paris, à l'occasion de l'édition 2021 du Centre Évangélique. Vous pourrez aussi y découvrir le livre de Manior, « Les deux pieds en Afrique », publié en partenariat avec les éditions Scriptura à l'occasion des 50 ans du Défap. Une séance de dédicaces sera organisée le mardi dans l'espace librairie.



© Centre Évangélique 2021

L'édition 2020 était celle de l'année du Covid : comme nombre de rassemblements, le Centre Évangélique avait dû s'adapter et s'était tenu par visioconférence. Une expérience dont le CE 2021 a décidé de tirer parti : en ce mois de novembre, la rencontre, placée sous le thème « Annoncer et vivre l'Évangile, une vocation commune ? », a donc lieu à la fois en « présentiel », à l'Espace Charenton, dans le XIIème arrondissement de Paris, mais également sous forme de

webinaires. Comme l'année précédente, le Défap participe à ce Centre Évangélique, qui va se tenir les lundi 22 et mardi 23 novembre ; avec comme invité Manior, dont vous pourrez découvrir et acheter le livre, « Les deux pieds en Afrique », publié en partenariat avec les éditions Scriptura à l'occasion des 50 ans du Défap. À noter : le mardi 23 novembre, à 13 heures, une séance de dédicaces sera organisée dans l'espace librairie.

En participant à ce Centre évangélique « des retrouvailles », après une année 2020 limitée au distanciel, vous aurez l'occasion :

- d'aller à la rencontre de 116 œuvres évangéliques francophones à l'Espace Charenton mais également via la page web du CE 2021 (venez visiter l'e-stand du Défap !)
- d'assister à des conférences, tables rondes et ateliers au sujet de la thématique de l'évangélisation, avec une trentaine d'intervenants
- de profiter d'espaces de convivialité confortables prévus pour ces retrouvailles !

Fondé en 1948 à l'Institut biblique de Nogent, le Centre évangélique vise depuis plus de 70 ans à favoriser les rencontres et les relations entres structures protestantes évangéliques, de manière à accroître leur visibilité. L'historien et sociologue Sébastien Fath parle d' « un réseau évangélique majeur » qui « a densifié une mouvance [évangélique] jusque-là passablement émiettée ». Quant au théologien Henri Blocher, il pense que ces rencontres ont permis aux évangéliques, en se connaissant mieux, d'envisager la création du Conseil national des évangéliques de France, qui s'est concrétisée en 2010.

Retrouvez ici le **programme complet du Centre Évangélique 2021**, et ci-dessous la présentation de l'événement en vidéo :

Et pour vous donner envie de venir découvrir le livre de Manior… et de participer à la dédicace du mardi à l’espace librairie, petit aperçu de la création d’une planche de la BD « Les deux pieds en Afrique » :

Tour des Synodes régionaux de l’EPUdF

À l’automne, chaque région de l’Église Protestante Unie de France, l’une des trois unions d’Églises constitutives du Défap, organise son synode, avec pour question principale : « La mission de l’Église et les ministères ». Un thème qui est au cœur même des activités du Défap, dont les représentants sont, comme chaque année, présents pour participer à chacun de ces synodes.



© *EPUdF*

Le thème abordé en cette année 2021 lors des synodes régionaux de l’EPUdF, « La mission de l’Église et les ministères », va se déployer sur 3 ans :

- 2022 : discerner une vision globale et ses grandes

orientations
- 2023 : réformer l'Église en vue de sa mission (par exemple élaboration d'outils missionnaires, création de ministères et de formations adaptées)
- 2024 : mettre en application nos décisions

Les questions sur la mission, tous les organismes missionnaires y sont aujourd'hui confrontés, dans un temps qui connaît des évolutions de plus en plus rapides et de grande ampleur. Et ce qui est vrai des organismes missionnaires l'est tout autant des Églises elles-mêmes – et au sein du monde protestant, c'est tout particulièrement vrai des Églises dites « historiques ». En témoigne **le dernier numéro de Perspectives Missionnaires**, unique revue de missiologie protestante dans le monde francophone, qui s'attache précisément aux questionnements auxquelles la mission fait face dans le contexte européen.

Comme chaque année, le Défap est présent à ces divers synodes régionaux, dont voici le calendrier :

Région	Date et lieu du synode		Suivre ce Synode
Centre-Alpes-Rhône	*12-14 novembre à Annecy*		
Cévennes-Languedoc-Roussillon	*29-31 octobre au centre du Lazaret à Sète*		
Est-Montbéliard	*19-21 novembre à Besançon*		
Inspection luthérienne de Paris	*19-21 novembre à Noisy-le-Grand*		
Nord-Normandie	*12-14 novembre à Merville – Franceville*		
Ouest	*19-21 novembre à Nantes*		
Provence-Alpes-Corse- Côte d'Azur	*19-21 novembre à Saint-Raphaël*		

Région parisienne	*19-21 novembre à Dourdan*		
Sud-Ouest	*19-21 novembre à Libourne*		

Une réflexion au long cours

Au Défap, la réflexion est engagée depuis mars 2018, lorsque son président, Joël Dautheville, avait lancé un appel en faveur d'une dynamique refondatrice dans son message à l'ouverture de l'Assemblée générale. Une réflexion qui ne peut bien sûr être indépendante de celle des Églises constituant le Service Protestant de Mission. Mais en la matière, chacune avance en fonction de son propre contexte, de sa propre histoire et au rythme de ses propres instances. En octobre 2019, **le colloque organisé au 102 boulevard Arago** «Vers une nouvelle économie de la mission : parole aux Églises» avait permis de réunir les présidents des trois Églises constitutives du Défap : l'EPUdF, l'UEPAL et l'Unepref. Il s'était traduit par des échanges très riches au cours desquels s'étaient exprimées les diverses conceptions de la mission, et les diverses attentes vis-à-vis du Défap.

Cette réflexion sur la mission, l'EPUdF a désormais décidé d'en faire un des thèmes centraux de ses synodes régionaux et nationaux. Un dossier destiné aux Églises locales est disponible pour la préparation des synodes régionaux 2021 et du synode national 2022.

La mission en débat à l'EPUdF : le dossier

•

-

le PDF «Mission de l'Église et Ministères»

-

la lettre d'accompagnement d'Emmanuelle Seyboldt

-

consulter la rubrique synodes régionaux 2021

L'avancée des réflexions au Défap

•

-

Le Défap lance les «jeudis de la mission»

-

«Jeudis de la mission» : les inscriptions sont ouvertes

-

En chemin vers les «Ateliers de la mission»

-

Colloque du Défap : un moment charnière sur le chemin de la refondation

-

Refonder la mission

-

Vivre et Partager l'Évangile

-

«La mission de partout vers partout : les temps sont-ils mûrs ?»

-

Un défi à relever…

-

«L'interculturalité est un voyage, et souvent, on ne voit pas le chemin»

-

Une réflexion sur «les fruits du Défap»

-

Les fruits de la mission

-

«Être en mission est une grâce»

-

«Une réflexion refondatrice» pour «une vision et une action renouvelées»

Méditation du jeudi : Dans la poussière de notre humanité

Méditation du jeudi 11 novembre. Nous revenons sur l'épisode de la femme adultère. Un texte miraculeusement lumineux et plein d'espoir, à cause de cette petite trace, là, tracée par Jésus dans la poussière, une petite trace de rien du tout dont on ne sait même pas ce qu'elle dit. Cette petite trace, elle est inscrite, non pas dans la pierre de toutes les lois qui nous accablent et nous culpabilisent, mais dans la poussière de notre humanité.



Nicolas Poussin – « Le Christ et la femme adultère » © Wikimedia Commons

« Jésus était allé au Mont des Oliviers.

À l'aube il revint au temple et tout le peuple venait à lui. S'étant assis, il les instruisait.

Mais voilà que les scribes et les pharisiens amenèrent vers lui une femme qui avait été surprise en plein adultère et ils la poussèrent au milieu.

Ils dirent à Jésus : « Maître, cette femme a été saisie en plein acte d'adultère, or dans la loi, Moïse nous ordonne que de telles femmes soient lapidées. Et alors, toi, qu'est-ce que tu dis ? »

Cela, ils le disaient pour le tenter, pour avoir de quoi l'accuser. Mais Jésus se baisse et il écrit avec le doigt dans la terre sans leur prêter attention.

Mais comme ils persistaient, l'interrogeant encore, il se mit debout et leur dit : « Que celui qui n'a pas péché jette, le premier, une pierre ! »

Et se baissant à nouveau, il écrivait sur la terre.

Entendant cela, ils partirent un par un, le plus âgé d'abord puis tous les autres, et laissèrent Jésus tout seul et la femme au milieu.

S'étant relevé, Jésus lui dit : « Femme, où sont-ils ? Personne ne t'accuse ? »

Elle dit : « Personne, Seigneur. » Jésus lui dit : « Je ne te condamne pas non plus. Va, et maintenant, détourne-toi du péché. »
(Jean 8, 1-11)



De la pierre, de la poussière. Voilà les deux éléments autour desquels s'organise cette scène.

Les scribes et les pharisiens font irruption dans la cour du temple, où Jésus enseigne à la foule, et ils l'interpellent : « Dans la loi, Moïse ordonne de jeter des pierres sur les femmes adultères ! »

Jésus pourrait répondre beaucoup de choses. Il pourrait demander où est l'homme surpris avec cette femme, par exemple. Mais il ne répond pas. Il aurait pu dire, par exemple : « Vous prétendez m'apprendre la loi, celle que Dieu puis Moïse ont gravée sur les tablettes de pierre ? Mais je vous montre, moi, que la loi bonne ne peut s'écrire que dans la poussière de l'humanité. Celui qui se tient debout et regarde de haut son prochain, celui-là n'a plus pour trancher que la pierre dure et intransigeante d'une loi lointaine. La pierre des tables de la loi, la pierre qu'on jette sur les pécheurs. » Mais Jésus ne parle pas. Il s'accroupit. Et il se contente de tracer des signes dans la poussière.

Il n'aura qu'une phrase, par laquelle il interpelle à son tour les scribes et les pharisiens : « Que celui qui n'a pas péché jette, le premier, une pierre ! »

> *Bien sûr qu'ils ont péché, tous, car ils sont tous humains.*

Les pharisiens et les scribes pourraient répondre beaucoup de choses. Ils pourraient dire par exemple qu'il est injuste de se faire piéger par les mots. Mais ils ne disent rien et ils s'en vont. Le premier qui part, c'est le plus âgé, celui qui a le plus péché, car il est humain, il n'est ni de pierre ni de loi, il est pure humanité pétrie par le péché… et tous les autres suivent. Bien sûr qu'ils ont péché, tous, car ils sont tous humains.

Dans l'Écriture, le sens de l'adultère n'est pas seulement celui que l'on trouve dans le Décalogue : « Tu ne commettras pas l'adultère ». L'adultère, surtout dans les textes prophétiques, c'est le refus de l'alliance qui lie Dieu à son peuple. Si ce peuple va vers d'autres dieux, il se prostitue et commet l'adultère en donnant sa foi à un autre que Dieu. Dans ce texte qu'on appelle souvent « la femme adultère », il n'y a pas d'homme amené avec cette femme. Peut-être parce

qu’il ne s’agit pas d’un adultère de ce type.

Se perdre hors de la relation avec Dieu, c’est s’égarer dans un monde où il n’y a plus que la loi qui compte. Les lois du monde, les lois du plus grand nombre, les lois du dedans et les lois du dehors, les lois qui font mourir… Quand les pharisiens et les scribes disent « Moïse ordonne que de telles femmes soient lapidées », ils ne voient pas que cette femme est déjà lapidée dans la vie où elle s’est égarée. Elle est déjà sous le coup des pierres de la loi, loi aveugle, sourde, loi inhumaine, loi de pierre, loi intime, la pire peut-être.

Et pourtant ce texte est miraculeusement lumineux et plein d’espoir. À cause de cette petite trace, là, dans la poussière, une petite trace de rien du tout dont on ne sait même pas ce qu’elle dit. Cette petite trace, elle est inscrite, non pas dans la pierre de toutes les lois qui nous accablent et nous culpabilisent, mais dans la poussière de notre humanité.

> *Quel est ce signe, discret et mystérieux, tracé dans la poussière de nos existences ?*

Comment le Christ inscrit-il sa trace dans nos vies ? Quel est ce signe, discret et mystérieux, tracé dans la poussière de nos existences ? C’est un signe inutile, pour rien, au sens où il ne surgit pas comme un coup de tonnerre qui viendrait tout régler dans nos existences. C’est infime, presque inexistant. C’est une promesse. Une promesse qui nous dit : la grâce qui t’est destinée est inscrite, non pas dans la loi, mais dans la poussière de ton humanité. Cette promesse est écrite dans la poussière, mais elle est écrite pour toujours. Maintenant ne t’occupe plus de tout ce qui te jugeait, des murs de pierre autour de toi et en toi. Tu es fragile, tu es poussière… mais tu es debout. Debout, face à ton Dieu, comme cette femme. Maintenant, va.

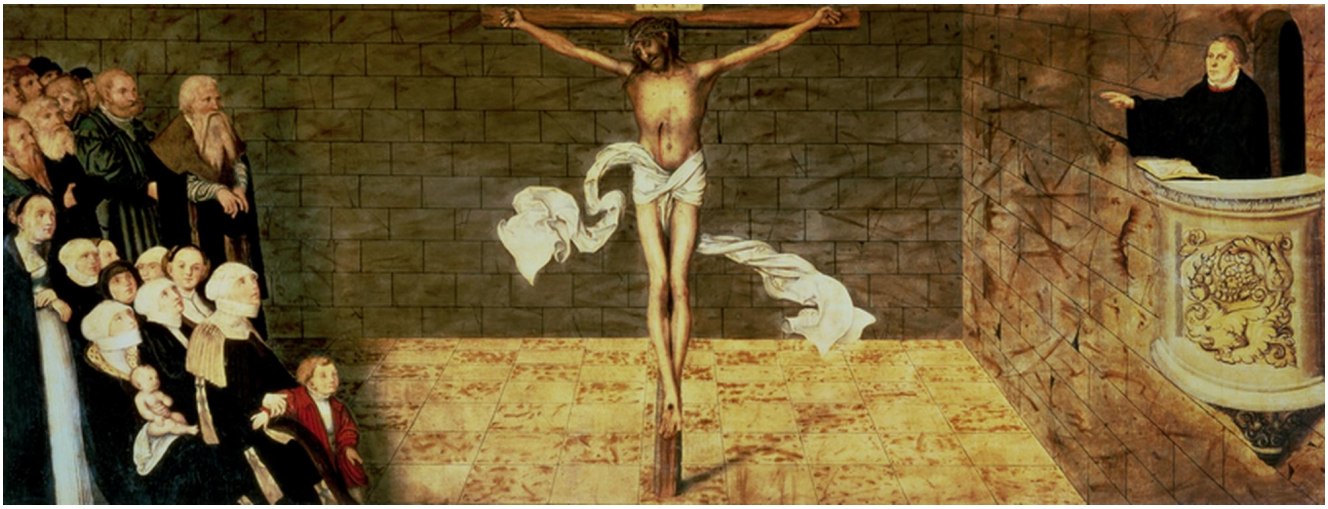
Le pas de la foi, c’est d’avoir confiance en celui qui a ce

geste étonnant, qui trace un simple signe dans la poussière de notre humanité. Le pas de la foi, c'est d'y aller, d'oser ce premier pas dans la poussière, hors de tout jugement, d'aller de l'avant ! « Va ! » Tout cela, je crois que Dieu pourrait nous le murmurer à l'oreille, et je crois qu'il le murmure vraiment aux temps difficiles. Mais la plupart du temps, c'est comme s'il se contentait de tracer ces quelques signes dans la poussière, en silence. C'est tellement infime… et pourtant c'est vital. C'est ça qui nous permet d'entendre : « Va, et détourne-toi du péché ». Ça veut dire : « Va, tu peux te lancer dans cette vie-là qui est la tienne, imparfaite, difficile, douloureuse, mais pleine de la promesse inscrite dans l'humanité ». Pleine de la joie de cette grâce.

Amen

Méditation du jeudi : Chercher le bien, qu'est-ce que ça veut dire ?

Méditation du jeudi 4 novembre. Posons-nous la question : de quoi est-ce que je suis sûr dans ma vie ? Qu'est-ce qui fait le socle de mon existence ? Quand je dis « bien », qu'est-ce que ça veut dire ? Quand je dis « aimer », qu'est-ce que ça veut dire ? De quoi suis-je sûr ?



Lucas Cranach : « Martin Luther prêchant Jésus-Christ crucifié » (retable de l'église de Wittenberg) © Wikimedia Commons

« Soyez tous dans de mêmes dispositions, compatissants, animés d'un amour fraternel, miséricordieux, humbles. Ne rendez pas le mal pour le mal, ou l'insulte pour l'insulte ; au contraire, bénissez, car c'est à cela que vous avez été appelés, afin d'hériter la bénédiction. En effet – qui veut aimer la vie et voir des jours heureux doit garder sa langue du mal et ses lèvres des paroles trompeuses, se détourner du mal et faire le bien, rechercher la paix et la poursuivre. Car les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur prière ; mais la face du Seigneur se tourne contre ceux qui font le mal.

Et qui vous fera du mal, si vous vous montrez zélés pour le bien ? Bien plus, au cas où vous auriez à souffrir pour la justice, heureux êtes-vous. N'ayez d'eux aucune crainte et ne soyez pas troublés ; mais sanctifiez dans vos cœurs le Christ qui est le Seigneur. Soyez toujours prêts à justifier votre espérance devant ceux qui vous en demandent compte. Mais que ce soit avec douceur et respect, en ayant une bonne conscience, afin que, sur le point même où l'on vous calomnie, ceux qui décrient votre bonne conduite en Christ soient confondus. Car mieux vaut souffrir en faisant

le bien, si telle est la volonté de Dieu, qu'en faisant le mal. En effet, le Christ lui-même a souffert pour les péchés, une fois pour toutes, lui juste pour les injustes, afin de vous présenter à Dieu, lui mis à mort en sa chair, mais rendu à la vie par l'Esprit. »
(1 Pierre 3,8-18)



Chercher le bien – est-ce que ce n'est pas le souci de tout être humain ? Quand nous arrivons sur cette terre, quand nous naissons, quand nous sommes accueillis par ceux qui vont nous protéger, nous nourrir, nous élever, est-ce que nous ne sommes pas déjà en recherche de bonheur, de vie, de bien ? Depuis le premier instant, nous nous accrochons à la vie, nous combattons pour respirer, pour survivre.

Mais vivre, c'est autre chose. Aimer la vie, c'est autre chose. Savoir où est le bien, le rechercher, le poursuivre même, c'est autre chose. Ce n'est pas survivre. C'est vouloir vivre pleinement. C'est vouloir être heureux. Et notre monde a beaucoup de choses à dire sur ce que ça veut dire, être heureux. Être heureux, c'est ne pas avoir de soucis. C'est échapper au malheur. C'est avoir une vie à l'abri du manque, de la détresse, de l'angoisse. C'est être bien accompagné, c'est être reconnu, c'est valoir quelque chose pour les autres. C'est ce que nous dit le monde.

Ce n'est pas ce que nous dit notre Bible. Pour les auteurs de la Bible, vivre c'est bien autre chose. Pour l'auteur de l'épître que nous avons lue ce matin, vivre c'est bien autre chose. Vivre, c'est arriver à distinguer le vrai du faux, à ne pas se laisser mener par le bout du nez par nous-mêmes ou par les autres, par les impératifs du monde ou par nos envies soudaines. Vivre, pour les auteurs de la Bible, c'est pouvoir se tenir debout, avec une seule certitude. Mais laquelle ?

 Il a fallu qu'un innocent meure, pour que les coupables

puissent vivre ?

Posons-nous la question : de quoi est-ce que je suis sûr dans ma vie ? Qu'est-ce qui fait le socle de mon existence ? Quand je dis « bien », qu'est-ce que ça veut dire ? Quand je dis « aimer », qu'est-ce que ça veut dire ? De quoi suis-je sûr ?

Et bien la bonne nouvelle de l'Évangile, c'est que nous pouvons cesser de nous poser ces questions. Parce qu'il s'est passé dans le monde quelque chose que personne n'avait prévu. Quelque chose qui a renversé toutes nos idées du bien, de l'amour, de la certitude. Dieu a décidé de pardonner. De nous pardonner. De tout nous pardonner. D'effacer l'ardoise, de recommencer à zéro. De ne plus tenir compte de nos bonnes actions, de notre bonne humeur, de nos bonnes dispositions, ou de nos mauvaises actions, notre mauvaise humeur ou nos mauvaises dispositions. De ne pas choisir la vengeance face à la vengeance, la violence face à la violence. Une fois pour toutes.

« En effet, le Christ lui-même a souffert pour les péchés, une fois pour toutes, lui juste pour les injustes, afin de vous présenter à Dieu, lui mis à mort en sa chair, mais rendu à la vie par l'Esprit. »

C'est très difficile, d'entendre ça. Et même, ça nous révolte. Il a fallu qu'un innocent meure, pour que les coupables puissent vivre ? Il a fallu qu'un juste meure pour que les injustes puissent se présenter devant Dieu ? En quoi c'est une bonne nouvelle ? En quoi ça nous libère ? En quoi ça nous permet d'aimer, de vivre, et même de vivre heureux ?

Mais là, voyez-vous, en lisant les choses comme ça, on se laisse mener par le bout du nez. On se laisse embarquer dans nos propres certitudes, plutôt que de faire de la place pour autre chose. On préfère croire à un Dieu qu'on peut amadouer, en faisant le bien, en se mettant en règle avec lui, en lui obéissant sans trop réfléchir. En cherchant à être bon, mais

en gardant toujours un petit regard vers le ciel pour dire, tu as vu, je me débrouille bien, hein ? Maintenant je suis en règle avec toi… Au fond, nous n'arrivons pas à croire à un Dieu qui nous aime pour rien. Nous préférons essayer les bonnes actions, les bons sentiments, par nous-mêmes. Nous préférons notre propre justice à la justice de Dieu. Le problème, c'est que notre propre justice en réclame toujours plus, pour être sûrs que nous sommes bien justifiés. Ca ne s'arrête jamais… On n'en fait jamais assez, on n'aime jamais comme il faut, on ne fait pas les vraies bonnes actions… On n'est jamais sûr qu'on en a fait assez. Le poids de la culpabilité est écrasant.

> *La justice de Dieu, ce n'est pas ce qui nous juge – c'est ce qui nous rend justes.*

Mais vivre, vivre vraiment, c'est autre chose. La justice de Dieu, c'est autre chose. La justice de Dieu, ce n'est pas la nôtre. La justice de Dieu, ce n'est pas ce qui nous juge – c'est ce qui nous rend justes. C'est ce que Luther a découvert. C'est ce qui fait que nous sommes là aujourd'hui, parce qu'un homme, un jour, il y a 500 ans, a découvert ce que signifiait pour lui la justice de Dieu. Et que cette nouvelle était une vraie bonne nouvelle – pas juste pour lui, mais pour le monde.

Luther écrivait : « **Moi qui, vivant comme un moine irréprochable, me sentais pécheur devant Dieu avec la conscience la plus troublée et ne pouvais trouver la paix par mes bonnes actions, je haïssais d'autant plus le Dieu juste qui punit les pécheurs, et je m'indignais contre ce Dieu, nourrissant secrètement sinon un blasphème, du moins un violent murmure… Enfin, Dieu me prit en pitié. Pendant que je méditais jours et nuits, je remarquais l'enchaînement des mots, à savoir la justice de Dieu est révélée en Christ (Rm 1,17). Alors je commençai à comprendre que la justice de Dieu est celle par laquelle le juste vit du don de Dieu, à savoir**

de la foi, et que la signification était celle-ci : par l'Évangile est révélée la justice de Dieu, à savoir la justice qui se reçoit (sans qu'on ait à y faire quelque chose), et par laquelle le Dieu miséricordieux nous justifie, par la foi… Alors je me sentis un homme né de nouveau et entré, les portes grandes ouvertes, dans le paradis même. »

Luther venait de comprendre que la justice de Dieu, c'est ce qui nous est donné – pas ce qui nous juge. La justice de Dieu, c'est ce qui fait que nous sommes justes à ces yeux. Qu'il n'y a plus à s'en soucier. La justice de Dieu, c'est le Christ venu sur la terre. La justice de Dieu, c'est le Christ qui nous promet son Esprit, pour que nous puissions continuer à vivre avec lui même s'il n'est plus parmi nous. La justice de Dieu, c'est que nous pouvons cesser de nous agiter en tout sens pour nous sauver nous-mêmes, parce que c'est Dieu qui nous sauve. La justice de Dieu, c'est que nous n'avons plus à nous préoccuper de notre salut. Il nous est donné, parce que nous avons fait confiance à Dieu. Il ne peut pas nous aimer davantage. Nous n'avons pas à gagner son amour. Il nous aime déjà pleinement, tels que nous sommes.

Alors, nous pouvons chercher le bien. Nous pouvons être délivrés de l'inquiétude et nous tourner vers les autres, apaisés. Pas pour y gagner quelque chose, mais pour témoigner de l'amour qui nous est porté par Dieu. Nous pouvons témoigner de cette certitude : Dieu a tant aimé le monde qu'il est venu jusqu'à nous, pour nous aimer jusqu'au bout, là où nous sommes, tels que nous sommes.

Nous le savons, parce que le Christ nous a laissé une preuve de cet amour : il nous a laissé l'esprit, l'esprit de vérité, l'esprit qui nous dit et nous redit, aussi souvent que nécessaire, n'oublie pas que Dieu t'a déjà sauvé, n'oublie pas qu'il t'aime tel que tu es, n'oublie pas que tu es libre d'aller vers les autres et de leur murmurer ce secret… Alors, nous pouvons lire ces textes de nos Bibles qui nous semblent si difficiles, et nous pouvons reprendre espoir et espérance.

Nous pouvons les lire comme le signe, la trace, de cet amour infini de Dieu pour ses enfants. Nous pouvons les lire comme des pistes à suivre pour aimer les autres à la mesure de l'amour que Dieu nous porte, avec joie, dans la liberté. Nous pouvons bénir, nous pouvons aimer, nous pouvons chercher toujours à dire le bien, à être compatissants, animés d'un amour fraternel… Nous le pouvons parce que nous ne lisons pas le texte de la Bible comme une nouvelle loi, mais comme un signe de notre liberté : c'est possible ! Oui, c'est possible d'aimer l'autre à la mesure de l'amour que Dieu nous porte ! C'est possible de chercher tranquillement à faire le bien. L'auteur de l'épître nous donne une clé pour cela : « sanctifiez dans vos cœurs le Christ qui est le Seigneur ».

C'est au fond de nos cœurs que le Christ se tient désormais. L'espérance témoigne d'une source de vie que le mal ne saurait atteindre. Pour qu'elle réussisse à passer les lèvres, il faut qu'elle puise au plus profond de l'être. Dans notre cœur, le lieu sacré où le Christ peut être reconnu comme Seigneur.

Ainsi, l'Évangile traverse les générations. L'auteur de l'épître témoignait de sa foi en Christ ; Luther à son tour s'est laissé transformer par la Parole, et nous aujourd'hui, nous pouvons témoigner aussi de ce que nous sommes rendus libres par Dieu, libres d'agir et d'aimer dans le monde. C'est une parole incisive, corrosive, qui ne se laisse pas égarer. C'est notre espérance. C'est ce que nous avons à offrir au monde.

Et nous pouvons rappeler, avec l'auteur de l'épître : « Qui veut aimer la vie et voir des jours heureux a la liberté de garder sa langue du mal et ses lèvres des paroles trompeuses, se détourner du mal et faire le bien, rechercher la paix et la poursuivre. Car les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur prière. »

Vivre, pour les auteurs de la Bible, c'est pouvoir se tenir debout, avec une seule certitude. Cette certitude, c'est que

nous avons vocation à être heureux dans ce monde, parce que, quelle que soit notre vie, Dieu nous aime tels que nous sommes. Que l’Esprit nous en assure chaque jour un peu plus !

Amen

Sacha : premières impressions du Sénégal

Les frontières se rouvrent, partiellement du moins, après l’épisode de fermeture dû à la situation sanitaire, et les missions à l’étranger reprennent. Après nos chroniques « Éloigné, en confinement » qui ont rendu compte de ce que vivaient les envoyés et boursiers du Défap pendant les périodes de restriction des déplacements, voici le témoignage de Sacha : après avoir participé à la session de formation des envoyés de juillet 2021, le voilà au Sénégal, comme volontaire du Défap. Sa mission s’inscrit dans un projet d’appui à la santé communautaire au centre de santé Darvari de l’ELS (l’Église Luthérienne du Sénégal) à Fatick. Sacha travaille aux côtés d’une sage-femme, Monique Bakkhoum.



Vue de Fatick, au Sénégal © Sacha pour Défap

Quelles impressions gardes-tu de ton premier contact avec le Sénégal ?

Sacha : Mes premières impressions sont liées à la solidarité, au respect et à l'accueil très chaleureux qu'on m'a fait. Je me suis tout de suite adapté au différentes conditions et coutumes qui ont cours ici. Toutes les choses que je connaissais et mes habitudes que j'avais en France, j'ai dû tout laisser là-bas.

Qu'est-ce qui t'a le plus frappé en arrivant sur ton lieu de mission ? Une anecdote, un souvenir, une image ?

Sacha : Au début, le manque de matériel, surtout pour les accouchements. J'étais complètement dépaysé. Et puis il n'y a pas d'électricité, seulement pour alimenter le frigo qui sert au stockage des médicaments. Il n'y a ni clim ni ventilateur. La chaleur est le plus dur à supporter pendant le travail.

Comment s'est passée la rencontre avec les personnes avec lesquelles tu vas travailler ?

Sacha : Très bien, je travaille avec une infirmière du nom de

Monique : on s’est tout de suite bien entendu. Elle m’explique et me traduit les choses que je ne comprends pas.

Comment vois-tu ta mission ? Quelle image en avais-tu à ton départ de France, et quelle image en as-tu aujourd’hui ?

Sacha : Je lui apporte une aide pour les soins et les consultations car elle gère seule un poste de santé dont dépendent 6300 personnes. J’ai été mis en contact avec une ancienne envoyée qui avait occupé le même poste que moi : elle m’a expliqué un peu la mission, ce qui m’a permis de me faire une idée très vite de la situation avant même d’arriver au Sénégal. Maintenant j’ai mon rythme de travail, mes habitudes et je sais quels sont les soins requis pour chaque consultation.

Quelles sont les principales difficultés d’adaptation auxquelles tu as dû faire face depuis ton arrivée ?

Sacha : La chaleur, c’est ce qui me marque le plus : il fait très chaud, et chaque effort sous le soleil est épuisant. Au niveau du matériel médical, je fais avec ce qu’il y a sur place : quoi qu’il arrive, je n’ai pas le choix. L’apprentissage de la langue est aussi compliqué pour moi car il y a le Sérère et le Wolof. Même si j’arrive à me faire comprendre en parlant français avec les personnes qui habitent en ville, dans les villages et pendant les consultations c’est tout de même difficile. La nourriture est principalement composée de riz, ce qui est dur à accepter au début ; mais je me suis bien habitué avec le temps.

Peux-tu nous parler de ce qui se vit avec l’Église locale ?

Sacha : J’ai beaucoup sympathisé avec le président de l’Église, on s’entend vraiment très bien. Je vais au culte le dimanche de temps en temps et on me fait découvrir les différents actions et activités auxquelles l’Église locale participe, et qu’elle finance.

Les Églises se mobilisent avant la COP26

Alors que la COP26, la 26ème conférence internationale sur le climat qui réunit chaque année les pays signataires de la Convention Cadre des Nations Unies sur le Changement Climatique, se tient ce week-end à Glasgow, les initiatives se multiplient au sein des Églises pour appeler à la sauvegarde de la création.



Dans notre perception du monde, les faits matériels et objectifs tiennent une place somme toute assez réduite. Ils sont toujours passés au crible de notre expérience, de nos convictions, de notre foi. Ils peuvent être niés ou réinterprétés. Devant un tribunal, des preuves matérielles pourront être utilisées dans des sens très différents par l'accusation et par la défense. Dans la Bible même, Jésus, mis au défi par des pharisiens de fournir un miracle en guise de

preuve, refuse purement et simplement : « Une génération méchante et adultère demande un miracle ; il ne lui sera donné d'autre miracle que celui du prophète Jonas » (Matthieu 12, verset 39).

Non seulement les **preuves du réchauffement climatique** sont légion, non seulement un **consensus international d'experts** écrasant affirme sans l'ombre d'un doute que ce **réchauffement est d'origine humaine**, mais nous assistons déjà à **l'emballement du processus**, avec des effets inédits dans l'histoire de l'humanité : des **tempêtes tropicales violentes** dont la fréquence et l'intensité s'accroissent, des **épisodes caniculaires au-delà du cercle polaire**, des **inondations catastrophiques en Europe**, des **effets dramatiques d'une mousson inédite en Inde**… Soyons honnêtes : pour celles et ceux qui sont nés avant les années 80, qui aurait pu imaginer qu'un jour – et surtout de leur vivant – seraient enregistrées **des températures frôlant les 50°C au Canada**, au-delà du 50° de latitude nord ? Qui aurait pu imaginer qu'en Sibérie, une ville entière de 300.000 habitants bâtie sur le permafrost, Iakoutsk, fondée en 1632, puisse voir ses bâtiments se fissurer et menacer de s'effondrer du fait de la fonte du sous-sol ? Mais si les faits sont têtus, l'être humain l'est plus encore.

En août dernier, le GIEC, groupe composé de scientifiques indépendants de tous les pays, a sorti son dernier rapport. Ses conclusions sont sans appel. Tous les scénarios prévoient que la planète connaîtra un réchauffement de minimum 1,5°C. Et sans des décisions drastiques, bien au-delà des engagements pris jusqu'alors par les principaux pays représentés lors des diverses Conférences des Parties, l'hypothèse plausible est celle d'un réchauffement de 2,7°C. Avec des effets prévisibles qui iraient de la fonte d'une portion comprise entre un tiers et une moitié du permafrost, libérant dans l'atmosphère des quantités monstrueuses de méthane, gaz à effet de serre doté d'un potentiel de réchauffement 30 à 40 fois plus important

que le CO2 ; des événements climatiques extrêmes, des incendies de forêt à répétition, un effondrement de la biodiversité, une montée des océans provoquant l'exode de centaines de millions de réfugiés climatiques… Face à **ces prévisions** et surtout aux **recommandations du GIEC**, divers États ont avant tout tenté de minimiser : le ministère saoudien du Pétrole a tenté de faire disparaître l'appel à des actions « urgentes et accélérées » en faveur de l'abandon des énergies fossiles. L'Australie, exportatrice de houille, a contesté que « la fermeture des centrales à charbon (soit) nécessaire ». Argentine et Brésil, gros producteurs de viande, voulaient enlever un passage soulignant qu'un régime végétarien pourrait réduire les émissions de gaz à effet de serre de moitié.

L'engagement œcuménique en faveur de la création

Il n'est pas trop tard pour agir. Mais l'urgence climatique appelle chacun de nous à l'action. Politiques, ONG, mais aussi Églises et théologiens : il existe aujourd'hui toute une théologie de la sauvegarde de la création, et la thématique de l'écologie est bien présente parmi les protestants. Cette implication des Églises a connu un développement spectaculaire à partir de la COP 21, organisée à Paris. Aujourd'hui, c'est devenu l'un des principaux engagements œcuméniques.

Ce vendredi 29 octobre, **le pape François a appelé les dirigeants mondiaux** qui se réuniront à la COP26 d'apporter « d'urgence » des « réponses efficaces à la crise écologique ». Avant cela, et pour la première fois, les dirigeants de l'Église catholique romaine, de l'Église orthodoxe orientale et de la Communion anglicane (le pape François, le patriarche œcuménique Bartholomée et l'archevêque Justin Welby) avaient **signé une déclaration commune** estimant que le changement climatique n'est pas seulement un défi futur, mais « une question immédiate et urgente de survie ». Le **Conseil d'Églises chrétiennes en France** (CECEF), se disant « profondément préoccupé pour l'avenir de notre maison

commune, la biosphère, dans laquelle vivent plus de 7 milliards d'êtres humains et 8 millions d'espèces d'êtres vivants », a lancé « un appel aux dirigeants du monde entier et à la France en particulier » pour qu'ils prennent des mesures urgentes. Dans le même esprit, Église verte propose un temps de prière en ligne, afin de soutenir spirituellement l'engagement des personnes de bonne volonté et de prier ensemble pour des engagements forts et justes, à la hauteur des enjeux climatiques. Quant à **l'Église protestante unie de France**, elle a placé son Synode national 2021 sous le thème : « Écologie : quelle(s) conversions » et a diffusé, à la suite de la rencontre de ses 230 délégués à Sète, un communiqué marquant une prise de parole publique adressée non seulement aux paroisses, mais aussi à la société dans son ensemble et notamment aux décideurs, « sur la lenteur, l'insuffisance voire les contradictions délibérées des discours et des actions mises en oeuvre face à l'urgence du dérèglement climatique et du recul grandissant de la biodiversité de la planète ».

Méditation du jeudi : Servir ?

Méditation du jeudi 28 octobre. La guérison pour elle-même n'a pas de sens. Elle n'a de sens que parce qu'elle ouvre un avenir possible, nouveau, différent. Le service découle immédiatement du don que nous avons reçu. Mais que dirai-je de ce que j'ai reçu ? Comment dirai-je à mon frère humain ce que signifie avoir été relevé par le Christ ?



Guérison de la belle-mère de Pierre par John Bridges (en), XIXe siècle. © Wikimedia Commons

« Ils quittèrent la synagogue et allèrent aussitôt à la maison de Simon et André, en compagnie de Jacques et Jean. La belle-mère de Simon était au lit, avec de la fièvre ; aussitôt on parla d'elle à Jésus. Il s'approcha d'elle, lui prit la main et la fit lever. La fièvre la quitta et elle se mit à les servir.

Le soir venu, après le coucher du soleil, les gens amenèrent à Jésus tous les malades et ceux qui étaient possédés par des démons. La ville entière se pressait à la porte de la maison. Jésus guérit beaucoup de gens atteints de toutes sortes de maladies et il chassa aussi beaucoup de démons. Il ne laissait pas parler les démons, parce qu'eux savaient qui il était. »

(Marc 1,29-34)



Qui, parmi nous, peut dire qu'il n'a jamais espéré un miracle ? Nous pouvons tous connaître le désespoir. Il est arrivé un moment, pour chacun de nous, où nous n'avons plus cru possible de recevoir quelque chose. Et pourtant… pourtant nous avons reçu, encore, quelque chose. La Bible nous parle de ces guérisons qui font irruption alors qu'on n'attendait plus rien. C'est rassurant ! On aime les récits de guérison, on y revient, comme un réconfort, comme à quelque chose qui nous dit qu'il y a toujours de l'espoir…

« Aussitôt, ils lui parlent d'elle »

La belle-mère de Simon a été relevée de sa fièvre. Elle a été guérie, relevée par le Christ. On pourrait simplement s'en réjouir avec l'évangéliste Marc et, rassurés, passer à autre chose. Mais je vous invite à relire le texte attentivement avec moi, et plus particulièrement ces trois premiers versets :

> *« En sortant de la synagogue, ils se rendirent, avec Jacques et Jean, chez Simon et André. La belle-mère de Simon était alitée, elle avait de la fièvre ; aussitôt ils lui parlent d'elle. Il s'approcha et la fit lever en lui saisissant la main ; la fièvre la quitta, et elle se mit à les servir. »*

C'est le début du ministère de Jésus. Jacques, Jean, Simon et André sont les quatre premiers disciples, quatre pêcheurs de poissons. Ces quatre hommes écoutent Jésus, ébahis, et le suivent. Ils ont déjà assisté à un premier miracle, une première guérison.

Et que font ces quatre disciples tout nouvellement recrutés ? Ils l'emmènent chez eux, pratiquant l'hospitalité sans hésitation avec ce Maître qui les surprend, qui bouleverse leurs représentations, leurs attentes et leurs croyances. Eux qui avaient tout quitté pour le suivre, c'est… chez eux qu'ils

l’emmènent. Et « aussitôt, ils lui parlent d’elle ». Ces hommes qui suivent Jésus et qui accueillent cet homme extraordinaire dans leur maison, leur première pensée est de faire appel à lui pour guérir cette femme qui souffre. Pour que Jésus s’approche de cette femme et la guérisse, il a fallu que d’autres s’en mêlent.

« Aussitôt, ils lui parlent d’elle ». C’est par ces quelques mots que l’avenir s’est ouvert, pour tous ceux qui étaient présents dans la maison ce jour-là. Parler de celui qui souffre. C’est le premier acte des disciples, les premières paroles qu’ils prononcent dans l’évangile de Marc, le premier service rendu. Et c’est bien là le premier service que nous aussi, nous sommes appelés à rendre. Ne pas oublier celui qui souffre en silence, le sans-voix à nos côtés, celui, ou celle, qui est bien incapable de se relever seule. Le premier service, ce n’est pas d’abord de le relever nous-mêmes ! C’est en appeler à un autre, ce Christ que nous ne comprenons pas, qui fait irruption, que nous ne pouvons que suivre. Le premier service, c’est de savoir qu’on ne peut rien par nous-mêmes, mais en agissant par lui. Qui a le pouvoir de relever, sinon lui ?

Être relevé – un don

Le premier service que nous puissions rendre, c’est de nous en remettre à un autre que nous-mêmes. Ce que nous avons reçu, c’est le don gratuit, illimité, pour rien, de la vie en Christ. Lorsqu’il est venu nous rejoindre dans notre humanité, c’est chacun de nous qu’il a pris par la main, qu’il n’a pas hésité à toucher, avec douceur, avec un amour infini pour nos faiblesses, nos maladies, nos hésitations, nos échecs, nos refus. Il a tendu la main, il a pris notre main dans la sienne, alors que nous ne le connaissions même pas. Et sans que nous fassions le moindre effort, sans que nous fassions nous-même le moindre geste, c’est lui qui nous a relevés. Nous avons été relevés : en grec, c’est le même mot pour dire la résurrection. La rencontre avec lui ne dépend pas de nous,

elle n’exige de nous aucun effort, elle nous rejoint là où nous sommes. Et elle nous ressuscite. Elle nous redonne goût à la vie.

C’est un cadeau. C’est donné. Et c’est d’une extrême exigence.

Servir ?

Finalement, que signifie « servir » ? C’est rendre l’autre capable de servir à son tour… Mais pas un service servile et décérébré, pas un esclavage. Servir… à quelque chose, à quelqu’un, au sens profond et joyeux du service. La belle-mère de Simon peut enfin se lever, et se mettre à servir. C’est une vie nouvelle qui s’ouvre. On abandonne tout pour aller se risquer dans le monde. Les chrétiens ne sont pas appelés à annoncer l’Évangile pour un salaire. Ce qui les fait vivre, d’une vraie vie imprenable, c’est d’avoir déjà reçu la vie. Nous n’avons pas signé de contrat avec Dieu, nous ne sommes pas ses salariés : nous avons été appelés à servir. Cette charge nous est confiée. Aussitôt relevés, nous voici chargés d’une mission : servir. À quelque chose, à quelqu’un.

Que dirai-je à mon frère humain ?

Le service découle immédiatement du don que nous avons reçu. Mais que dirai-je de ce que j’ai reçu ? Comment dirai-je à mon frère humain ce que signifie avoir été relevé par le Christ ?

Souvenons-nous du temps où nous étions encore à terre, où nous n’étions pas encore relevés. Le poids d’être en vie, simplement d’être en vie, est parfois si lourd qu’on croit être rassasiés de malheur. On voit passer les jours et on ne peut croire que l’avenir apportera autre chose que la douleur, l’épuisement, la peine. Et puis un jour, en un instant ou sur un long temps, une rencontre change tout. C’est au creux de ta solitude et de ton impuissance que le Seigneur vient t’appeler et te relever. Regarde ! Il est à tes côtés, il prend ta main, et sans que tu saches comment, ta crainte, ta peine et ton impuissance sont tombées comme un vieux manteau. Tu es debout,

face à lui.

Une fois relevés, avons-nous le choix ? Un avenir nous est donné. Nous ne l'imaginions même pas, nous croyions peut-être même que la mort valait mieux que nos souffrances, et tout à coup une brèche s'ouvre dans le quotidien, un rayon de soleil perce au travers des nuages, et l'espérance est là. Cet avenir qui nous est donné, il est inattendu, inouï, à la fois exaltant et effrayant… Mais c'est cet avenir qui nous est donné qui donne sens à notre guérison. La guérison pour elle-même n'a pas de sens. Elle n'a de sens que parce qu'elle ouvre un avenir possible, nouveau, différent.

Servir, maintenant

C'est cela que nous avons à dire à nos frères humains. Et ça ne se dissocie pas du service auquel nous sommes appelés.

Le service, c'est la pratique de l'amour du prochain. C'est difficile ? Oui – et non. Oui, c'est difficile, si nous comptons sur nos propres forces, si nous croyons ne jamais en faire assez, si nous croyons qu'il faut en faire encore plus, tout le temps. Mais non, si nous avons la certitude que nous servons déjà, quoi qu'il arrive, et que c'est le Christ qui agit à travers nous. Déjà, maintenant, nous sommes au service… dans nos vies telles qu'elles sont. Dans ce temple. Dans notre œuvre diaconale. Dans nos vies. Dans des détails ou de grands projets.

Le service, la diaconie, c'est le même mot en grec. Les services de diaconie de nos Églises sont une façon de servir, de façon communautaire.

Nous avons tous de bonnes raisons de nous engager dans la lutte pour un monde meilleur. Il y a au moins une bonne raison : nous savons que tout le monde, chaque être humain sans exception, est sous le regard bienveillant de Dieu, que personne n'est indigne du regard de Dieu. Nous pouvons nous engager sans crainte par amour pour les autres, en sachant que

c’est vers chaque être humain, quel qu’il soit, que nous sommes envoyés. Mais la seule vraie raison à nos engagements, au fond, c’est l’appel que nous avons reçu et le don qui nous a été fait.

Ce don nous ouvre aux autres. Et finalement, c’est peut-être ça, le véritable miracle…

Amen

À Beyrouth, des réfugiés dont nul ne veut

Dans un pays, le Liban, qui fait naufrage, les réfugiés venus d’Irak et surtout de Syrie voient leur condition devenir dramatique : 9 sur 10 survivent sous le seuil d’extrême pauvreté, sans statut (le Liban n’étant pas signataire de la Convention de Genève sur les réfugiés), et en butte à des marques d’hostilité croissante. C’est pour permettre aux plus vulnérables d’entre eux d’être accueillis en France que vient d’être renouvelé le dispositif des « couloirs humanitaires ».



Vue du camp de réfugiés palestiniens de Chatila, en place depuis 1948 : l'un des lieux où intervient Soledad André © Soledad André pour Défap

Après 10 ans de crise, la vie est plus difficile que jamais pour les Syriens déracinés. L'onde de choc mondiale générée par la photo du petit Alan Kurdi, 3 ans, retrouvé noyé sur une plage de Turquie le 2 septembre 2015, a certes provoqué une prise de conscience de la nécessité d'éviter les « voyages de la mort » à travers la Méditerranée ; elle a été notamment à l'origine du projet des « couloirs humanitaires », né en Italie d'une initiative œcuménique avant d'être étendue en France… Mais qu'en est-il aujourd'hui ?

Depuis 2011, des millions de Syriens ont dû fuir les combats, soit à travers leur propre pays, soit en tentant d'atteindre les pays voisins comme la Turquie, le Liban ou la Jordanie. On estime qu'ils sont environ 5,6 millions répartis aujourd'hui dans ces trois pays, dont 1,5 million pour le seul Liban, petit pays de 6 millions d'habitants. En Syrie même, Bachar al-Assad, après avoir repris le contrôle de la majorité du territoire, réclame leur retour – ce que la plupart d'entre eux redoutent, craignant d'être enrôlés dans l'armée ou

arrêtés par les services de renseignement. Les autorités libanaises ont officiellement soutenu cette position et affirmé que les conditions en Syrie étaient propices à ce retour, allant à l'encontre de la position du HCR, le Haut-Commissariat aux Réfugiés de l'Onu.

L'impossible retour en Syrie

Dans un pays en déroute, le Liban, les réfugiés syriens font ainsi partie des plus fragiles parmi les fragiles. Sans statut officiel, sans structure pour les accueillir, sans moyen de subsistance, ils se retrouvent au centre de tensions politiques croissantes après avoir fui la guerre dans leur pays. Il faut dire que le Liban lui-même connaît une crise considérée comme sans équivalent depuis 1850, selon la Banque Mondiale : entre la crise du Covid-19, l'explosion du port de Beyrouth, une crise économico-politique qui a mis en lumière la corruption de l'ensemble de la classe dirigeante et a fait basculer les trois-quarts des Libanais dans la pauvreté, la plupart des habitants du pays survivent aujourd'hui au jour le jour, entre coupures d'électricité (les centrales n'étant plus alimentées en hydrocarbures), impossibilité de se procurer des biens de première nécessité (devenus inaccessibles du fait de l'inflation, qui a atteint 131,9% au cours des six premiers mois de 2021) ou d'obtenir de l'essence pour se déplacer ou du fioul pour leurs générateurs. Près d'un quart des Libanais vivent même sous le seuil d'extrême pauvreté, avec moins de 2 dollars par jour. Le PIB du Liban a chuté d'environ 55 milliards de dollars en 2018 à 20,5 milliards de dollars prévus en 2021, tandis que le PIB réel par habitant a chuté de 37,1%. Une baisse aussi brutale, note la Banque Mondiale, est généralement associée à une situation de guerre.

Face à la violence de cette crise, la réponse des autorités publiques a été molle et inefficace ; la Banque Mondiale elle-même souligne la toxicité du « consensus politique de préserver un système économique en faillite qui a profité à quelques-uns pendant très longtemps ». En revanche, la

question des réfugiés syriens devient de plus en plus facilement un exutoire. Il leur a notamment été reproché d'avoir accès à des aides d'ONG internationales, voire de constituer une main d'œuvre à bas coût et de faire baisser le salaire des Libanais – un ressentiment exploité sans vergogne par certains politiques libanais. La crise sanitaire a renforcé ces tensions, certaines municipalités en profitant pour mettre en place des mesures applicables aux seuls réfugiés syriens, comme des couvre-feux. Et les discours politiques réveillent parfois le spectre des « réfugiés palestiniens » arrivés entre 1948 et 1967, un épisode qui avait fortement déstabilisé le Liban.

Comment vivent donc les réfugiés syriens dans un pays qui fait naufrage ? Près de 9 sur 10, selon les estimations du HCR, survivent sous le seuil d'extrême pauvreté. Un foyer sur deux est en insécurité alimentaire et certains en situation de famine et sans accès aux soins. En outre, ils ne bénéficient pas du statut de réfugié au Liban, pays qui n'est pas signataire de la Convention de Genève de 1951 relative au statut des réfugiés. Le gouvernement libanais les considère comme des « personnes temporairement déplacées ». Faute de solutions durables sur le territoire libanais et à défaut de pouvoir rentrer en Syrie, un grand nombre de ressortissants syriens font des demandes d'asile auprès des consulats de pays membres de la Convention de 1951. Mais obtenir un visa humanitaire est souvent une épreuve hors de portée pour ces réfugiés, même s'ils remplissent toutes les conditions requises. C'est précisément là qu'intervient Soledad André, chargée de mission pour la FEP et présente à Beyrouth en tant qu'envoyée du Défap, sous statut VSI : elle aide à constituer les dossiers, et pour cela doit recueillir des témoignages, reconstituer comme des puzzles des parcours jalonnés de violences et de traumatismes ; il lui faut ensuite prévoir les conditions d'accueil des familles en France, et les accompagner dans l'avion jusqu'à Paris… Une tâche qui prend de plus en plus d'ampleur, et face à laquelle la Fédération des

Églises évangéliques italiennes, l'un des partenaires d'origine du projet, peine à maintenir son engagement. Voilà pourquoi le Défap a envoyé récemment une autre volontaire au Liban.

Méditation du jeudi : Toi, de quel droit tu juges ton frère ?

Méditation du jeudi 21 octobre. Nous prions cette semaine avec nos envoyés en Tunisie.



Diego Vélasquez : « Christ dans la maison de Marthe et Marie » (1618) – National Gallery de Londres © Wikimedia Commons

Dans le monde gréco-romain, il y avait beaucoup de gens de

cultures différentes : des romains, des juifs ; des barbares (tous les autres). Les relations entre les religions n'étaient pas simples : dans les années 40 de notre ère par exemple, les juifs ont été expulsés de la ville de Rome par l'empereur Claude qui voulait installer plus solidement les rites romains : plus de lieu de culte juif, plus non plus de boucheries spécialisées dans les règles alimentaires juives (kashrout). Il reste le marché, mais sur le marché on vend surtout de la viande qui a été sacrifiée aux idoles dans la religion romaine, mais cela ne respecte pas les règles alimentaires juives. Donc, les juifs qui restent ou qui reviennent à Rome ne peuvent plus manger de viande et deviennent végétariens.

Les nouvelles communautés chrétiennes sont composées de juifs, beaucoup, mais aussi de païens : la prédication de Jésus, puis de Paul, a ouvert le salut donné par Dieu à tous les peuples. Lorsque l'apôtre Paul écrit à la jeune Église de Rome entre 55 et 60 de notre ère, il répond à une question à propos des différences culturelles dans la communauté.

> *« Vous aurez l'impression que certains ont une foi moins intense que la vôtre ; montrez-vous accueillants pour eux, ne vous mêlez pas de juger la façon dont ils réfléchissent à leur foi.*
> *Il y en a dont la foi les pousse à manger de tout ; il y en a, des plus faibles, dont la foi les pousse à ne manger que des légumes. C'est tentant, pour celui qui mange de tout, de mépriser celui qui ne mange que des légumes ; et c'est tentant, pour celui qui ne mange que des légumes, de juger celui qui mange de tout ! Ne faites pas ça. En effet, Dieu l'a accueilli, lui aussi.*
> *Imaginez un esclave qui n'est pas à vous et qui trébuche, de quel droit allez-vous le juger ? Il n'est pas à vous : c'est l'affaire de son maître, s'il trébuche ou s'il reste debout ; vous, ça ne vous concerne pas. Voyez-vous, si le maître c'est Dieu, il fera en sorte que cet homme reste*

debout. »

« Alors, toi, de quel droit tu juges ton frère ? Ou bien toi, de quel droit tu méprises ton frère ? Ce n'est pas seulement les autres qui vont comparaître devant le tribunal de Dieu, c'est nous tous.
Dans les Écritures, on peut lire ceci : Le Seigneur dit : Aussi vrai que je suis vivant, tout genou fléchira devant moi, et toute langue reconnaîtra que je suis Dieu.
Ainsi donc, chacun rendra des comptes à Dieu pour lui-même. »

(Rm 14,1-4 et 10-12)



Méditation

Qui a raison : ceux qui mangent de tout, ou ceux qui restent végétariens ? Paul répond à la question en disant qu'au fond, la question n'est pas là, mais que cette dispute révèle que la communion de la communauté, le sentiment d'appartenance, la fraternité, sont en danger. Et ça, ça pose vraiment problème.

La foi, ça n'est pas une histoire privée. Ça nous fait agir, et du coup, ça risque de nous faire faire du mal, même sans le savoir, aux autres. Alors, nous dit Paul, c'est important de réfléchir à ce qu'on fait, aux motivations qui se cachent derrière nos actes.

Imaginez.

Voici un chrétien de Rome. Il est d'origine païenne, c'est-à-dire qu'il vient d'un milieu où l'on rend un culte aux nombreux dieux de la cité, et à l'empereur. Ce culte consiste essentiellement en offrandes, soit de viande (on tue des animaux pour les offrir aux idoles), soit de vin (qu'on répand sur les autels). Il a écouté la prédication des premiers chrétiens à Rome et il a rencontré le Christ à travers cette

prédication. Pour lui, cette rencontre signifie que toutes les pratiques du culte des idoles peuvent être abandonnées, parce qu'elles n'ont plus aucun sens. Le seul Dieu, c'est le Dieu de Jésus-Christ, et Dieu n'a pas besoin de toutes ces offrandes, de ces sacrifices.

En d'autres termes, Dieu n'a pas besoin qu'on lui achète ce qu'il nous donne déjà gratuitement : son salut. Pour cet homme, le péché ce serait de revenir aux idoles alors qu'il a connu Dieu ; se serait de se soumettre à nouveau à ces idoles, de faire comme si elles comptaient encore pour lui. Pour lui, la foi c'est de remercier Dieu pour la liberté. Une liberté qui libère des faux dieux. Mais aussi une liberté qui libère de tous les esclavages et du péché. La rencontre avec le Dieu de Jésus-Christ lui ouvre un avenir débarrassé de tout ce qui écrasait sa vie, avant. C'est l'expérience de ce croyant-là, dans la culture qui est la sienne, à l'époque qui est la sienne.
Voici un autre chrétien de Rome. Lui est d'origine juive. Jusqu'à une génération en arrière, il y avait beaucoup de juifs à Rome, mais ils ont été largement expulsés par l'empereur Claude et il n'y a plus qu'une minorité de juifs à Rome. Ce chrétien-là appartient donc à un milieu où vivre la foi du peuple d'Israël signifie trouver des moyens de respecter la loi de Dieu malgré les difficultés.

> *Comment respecter l'autre dans son désir profond d'accueillir Dieu ?*

Les protestants comprennent bien ça : lorsqu'on est minoritaire, on s'attache à son identité, à sa culture, au groupe dont on fait partie, et souvent c'est bien ça qui permet de survivre. Ne pas lâcher la façon dont on vit sa foi, c'est s'enraciner en Dieu. C'est se tourner vers lui, dans les grandes et les petites choses. Or pour un juif à Rome dans ces années-là, une chose pose problème : le respect des lois alimentaires, ces lois prescrites par Dieu au peuple de Moïse.

On ne peut pas consommer de viande qui ait été sacrifiée pour le culte des idoles. Mais la communauté juive est trop peu nombreuse pour que les boucheries cacher aient été rouvertes, et acheter de la viande sur le marché est trop risqué, elle risquerait d'être impure (sacrifiée à une idole). Vivre à Rome pour un juif de ces années-là, c'est donc souvent devenir végétarien, pour respecter Dieu et sa loi. Mais cet homme dont je vous parle, lui aussi, a entendu la prédication et il a cru à la bonne nouvelle (l'Évangile) de Jésus-Christ ressuscité. Il a rencontré le Christ, lui aussi, et il a accueilli dans sa vie la promesse que Dieu, en son fils, offre au monde entier. Il est placé devant un dilemme : s'il est toujours juif, il doit toujours se conformer à la loi de Dieu, et les lois alimentaires en font partie. Mais sa foi lui ouvre d'autres horizons. Sa foi lui dicte la confiance dans un homme venu sur terre pour témoigner d'un visage de Dieu que personne, jusqu'à présent, n'avait imaginé. Un Dieu qui aime tant ses créatures qu'il va jusqu'au bout de son amour pour eux. Un Dieu qui désire tant l'amour de ses créatures qu'il ne leur demande rien en échange de sa grâce… C'est l'expérience de ce croyant-là, dans la culture qui est la sienne, à l'époque qui est la sienne.

Deux chrétiens. Deux vies différentes. Deux chemins qui se rejoignent. Deux hommes qui, chacun pour lui-même, doit décider ce que signifie la grâce qui survient dans sa vie. Deux hommes qui se côtoient lorsqu'ils sont réunis pour rendre grâce à Dieu pour cette grâce qui survient. Deux hommes qui ont changé de vie, radicalement, pour accueillir le Christ. Deux hommes qui partagent le repas du Seigneur. Mais justement… c'est une question de nourriture qui les sépare.

Pour le premier, le chrétien d'origine païenne, sa foi le pousse à manger de tout. Puisqu'il n'y a plus d'idole, alors les sacrifices n'ont aucun sens et les viandes sacrifiées aux idoles sont comme toutes les autres viandes. Il mange donc de tout, parce que sa foi le lui dicte.

Pour le second, le chrétien d'origine juive, sa foi le pousse à ne pas manger de viande. C'est ainsi qu'il respecte Dieu, le Dieu d'Israël qui est aussi le Dieu de Jésus-Christ. Il ne mange pas de tout, parce que sa foi le lui dicte.

Comment vivre ensemble ? Comment respecter l'autre dans son désir profond d'accueillir Dieu ?

> *Dieu nous accueille tels que nous sommes*

C'est toute la question, et vous l'entendez bien, nous n'avons jamais fini de nous la poser… Confronté à cette question très réelle, très concrète, Paul écrit donc aux chrétiens de Rome. Et plutôt que de leur donner des ordres, il fait confiance à leur intelligence. Plutôt que de trancher en disant, celui-là a raison et celui-là a tort, il leur rappelle pourquoi ils sont là, pourquoi ils sont ensemble, et en quoi c'est solide.

Il leur rappelle que vivre ensemble, ce n'est pas un but en soi. Ce n'est pas une obligation morale. C'est une liberté donnée. La liberté d'accueillir l'autre, quels que soient ses scrupules religieux… et nous en avons tous. « Accueillez celui qui est faible dans la foi, sans critiquer ses scrupules. Que celui qui mange ne méprise pas celui qui ne mange pas et que celui qui ne mange pas ne juge pas celui qui mange, car Dieu l'a accueilli. » Voilà le cœur de l'Evangile, bien plus profond, bien plus important que toutes les considérations morales ! Il ne s'agit pas d'être gentils, d'être tolérants, d'être ouverts ou progressistes ! Il s'agit d'entendre une bonne nouvelle ! Accueillez, nous dit Paul… accueillez l'autre, parce que Dieu l'a accueilli. Il n'y a pas d'autre règle que ça. Ailleurs dans le NT, ça se dit « aime ton prochain comme toi-même ». Mais aime-le vraiment. Accueille-le vraiment. Pas pour être gentil, pour être meilleur que les autres. Mais parce que tu le peux.

Dieu nous accueille tels que nous sommes. Avec nos histoires, nos cultures, nos habitudes. Avec notre façon de vivre notre

foi. Avec nos façons de bricoler avec notre foi. Avec notre soif d'Évangile, grande ou petite. Il nous accueille tels que nous sommes. Et il nous appelle tous, pas juste quelques-uns, mais tous, devant son tribunal. J'allais dire : il nous accueille dans son tribunal. Parce que c'est un lieu d'accueil, un lieu où Dieu nous accueille tels que nous sommes, là où nous n'avons pas besoin de nous cacher. C'est un lieu de vérité.

C'est aussi le seul lieu, absolument le seul, où nous ne pouvons pas juger. Dans ce lieux-là nous ne pouvons être des juges ni de nous-mêmes, ni de l'autre. C'est le seul lieu où nous échappons au jugement perpétuel qui nous fait mourir, qui nous écrase… le jugement de nos vies quotidiennes : pas assez vite ! Pas assez grand ! Pas assez productif ! Pas assez ceci, pas assez cela ! parce que nous sommes pour les autres, mais surtout pour nous-mêmes, des juges impitoyables. Heureux, dit Paul, celui qui ne se juge pas lui-même, et qui laisse ce soin à Dieu ! En ce sens, le tribunal de Dieu, c'est le lieu où nous sommes rendus libres. C'est le lieu où nous pouvons rendre compte à Dieu de nous-mêmes. Rendre compte, honnêtement, de tout ce qui fait notre vie, des poids et des blessures, des joies et des élans. C'est le lieu d'une vie renouvelée. Le lieu où la grâce nous est donnée, en abondance. La grâce, on peut aussi appeler ça une force de vie, un cadeau.

D'une certaine façon, c'est parce que ce lieu existe que nous nous accueillons mutuellement. C'est parce que mon prochain est accueilli, comme moi, dans ce lieu-là, que je peux le côtoyer comme un frère, comme une sœur. Alors il devient plus facile d'accueillir celui que je suis toujours tentée de voir comme « celui qui est faible dans la foi ». Qui suis-je pour connaître quelque chose de sa foi ? Seul Dieu entend sa foi. Et moi-même, quand je me sens faiblir, je sais que Dieu m'a donné des frères et des sœurs avec qui partager cette étonnante nouvelle : Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné

sa vie pour nous sauver de nos dieux de morts, de tout ce qui nous écrase et nous fait mourir. C'est ce qu'on appelle le jugement de Dieu sur nos vies. Nous jugeons à la manière des hommes. Seul Dieu juge à la manière de Dieu.

S'il n'y a que ça à retenir du texte d'aujourd'hui, c'est ça : Ne juge pas à la place de Dieu.



Prière

C'est Dieu seul qui nous dit :
Va leur dire ! Va leur dire que je les attends, que je suis déjà en chemin.
Va leur dire que mon amour les accompagne, à chaque instant de leur vie.
Va leur dire que dans un regard échangé, dans une parole vraie, je suis.
Va leur dire que ma parole est une promesse.
Va leur dire que mon secours leur est acquis, que ma main soutient chacun de leurs pas.
Va leur dire que j'attends que, au creux de ton silence, tu entendes la liberté qui résonne pour toi comme pour ton prochain.
Va leur dire que vous êtes une communauté, parce que vous vivez librement de cette liberté.
Ainsi nous parle, à tous et à chacun, notre Seigneur.
Qu'il nous soit donné, aujourd'hui, demain, toujours, d'entendre cette voix, personnellement et ensemble, en communauté, dans le partage de nos différences, unis par un appel commun.
Amen

Méditation du jeudi : Force-les à entrer !

Méditation du jeudi 14 octobre. Nous prions cette semaine avec nos envoyés en Tunisie.



Pieter Brueghel l'Ancien : « Le Repas de noce » ou « La Noce paysanne » (1567/68) © Wikimedia Commons

Peut-on forcer quelqu'un à écouter ? Peut-on forcer quelqu'un à se convertir ? Un texte du Nouveau Testament, chez l'évangéliste Luc, pourrait le laisser croire. C'est ainsi, en tout cas, que Saint Augustin en a interprété une phrase énigmatique.

> *« Un de ceux qui étaient allongés à table avec Jésus, l'ayant entendu parler, lui dit : Heureux celui qui mangera du pain dans le Royaume de Dieu ! Jésus lui dit alors : Un*

homme offrait un grand dîner où il avait invité beaucoup de gens. Il envoya donc son serviteur chercher les invités à l'heure du dîner pour leur dire : Venez, car tout est prêt. Et tous, un par un, comme un seul homme, se mirent à s'excuser. Le premier lui dit : J'ai acheté un champ et je suis obligé d'aller le voir ; je t'en prie, compte-moi parmi les excusés. Un autre lui dit : J'ai acheté cinq paires de bœufs et je vais les examiner ; je t'en prie, compte-moi parmi les excusés. Un autre encore lui dit : J'ai épousé une femme et à cause de ça, je ne peux pas venir.

Alors, de retour auprès de son maître, le serviteur lui rapporta tout cela. Le maître de maison se mit alors en colère et dit à son serviteur : Dépêche-toi, va par les places et les rues de la ville et fais entrer les pauvres et les estropiés, les aveugles et les boiteux. Le serviteur lui dit : Maître, ce que tu demandais a été fait, mais il reste de la place. Alors le maître dit au serviteur : Va par les chemins et les venelles et oblige-les à entrer, pour que ma maison soit pleine.

En effet, je vous le dis : aucun de ceux qui avaient été invités ne goûtera de mon dîner. »
(Luc 14, 15-24)

« Oblige-les à entrer » : une certaine interprétation du texte voit dans ce geste violent de contrainte la justification de la conversion forcée, ou du moins d'une insistance très vive pour être écouté. Pourquoi pas : après tout, c'est une lecture possible. Il fallait remplir la maison, la maison est remplie à la fin, tout le monde est content.

Sauf que… pas tout le monde, justement : les invités au festin sont restés à l'écart et n'ont pas participé à la joie de la fête. Ils ne sont pas heureux. Mais ils ne le savent pas. Il y a une façon de rester à l'écart de la fête, de refuser de participer aux festivités à la table commune, qui est une

façon de ne pas vivre, de ne pas vouloir se mêler à l'agitation.

> *Les portes sont ouvertes, le dîner est prêt*

Et donc, il reste de la place. Tant mieux ! Tant mieux s'il reste de la place, parce que ça nous promet, à nous qui sommes invités aussi, des fraternités nouvelles : des fraternités étonnantes, avec ceux qui n'avaient pas encore mis un pied au festin, qui viennent de tous les horizons, chargés d'histoires de vie, d'expériences, de malheurs parfois, de douleur souvent. Ce sont nos frères, nos sœurs, qui arrivent ainsi de partout, des places et des chemins, des sentiers et des jardins. Les portes sont ouvertes, le dîner est prêt.

Il faut juste se souvenir que ce dîner, ce n'est pas nous qui le donnons : c'est Dieu lui-même. Ce n'est pas nous qui avons imprimé et envoyé l'invitation : c'est le Christ lui-même. Si au moins nous sommes présents, affamés de la grâce, si au moins nous sommes accueillants, curieux de rencontrer ceux qui arrivent, alors nous sommes au bénéfice du cadeau de Dieu. Nous sommes « heureux de manger le pain dans le Royaume de Dieu ». Mais ce n'est ni automatique, ni un dû, ni une invitation à recevoir à la légère.

Et surtout : nous n'avons pas reçu comme mission de faire entrer autrui dans notre club privé. Nous avons reçu la mission d'aimer ceux qui sont entrés, invités comme nous, dans une communauté bien plus vaste que nous-mêmes, qui est la famille boiteuse, mais si vivante, des enfants de Dieu.



Nous prions cette semaine avec nos envoyés en Tunisie.

Seigneur Jésus-Christ,
J'ai souvent été impatient.

Je voulais tout abandonner, je voulais céder à la souffrance.
Je voulais choisir le chemin le plus facile : le désespoir.
Toi, tu n’as jamais perdu patience.
Tu as supporté toute une vie et tu as souffert
Pour me sauver aussi.

Je t’apporte ma peine : met en moi ta joie.
Je t’apporte ma solitude : mets en moi ta présence.
Je t’apporte mes conflits : mets en moi ta paix.
Je t’apporte mes échecs : fais germer en moi ton avenir.

Amen

Sören Kierkegaard

EPUdF : un synode national à Sète sur le thème de l’écologie

Cette deuxième session 2021, après une première session qui s’était tenue le 13 mai en multiplex, aura lieu du 22 au 24 octobre au Centre du Lazaret à Sète. Le thème « Écologie : quelle(s) conversion(s) ? », sujet du synode national, avait été choisi par le Conseil national pour répondre à une demande exprimée à plusieurs reprises lors des synodes nationaux et régionaux.



© *EPUdF*

Huit ans après la création de l'Église protestante unie de France, le pasteur Denis Petit, modérateur de cette session synodale, accueillera les 230 délégués venant des neuf régions ainsi que des invités de France et d'Europe. Il conduira leurs travaux, nourris par divers rapports sur la vie de l'Église et le renouvellement du Conseil national et des commissions synodales. Le thème principal du synode est : « *Écologie : quelle(s) conversions*« . À l'issue de ses travaux, le synode adressera un message aux paroisses et des recommandations à l'intention des responsables politiques et religieux en France. Le vendredi 22 octobre à 20h30, le pasteur Robin Sautter et Antoine Rolland, rapporteurs du thème synodal animeront une table ronde publique, relayée en direct sur les réseaux sociaux, qui donnera la parole à quatre témoins du protestantisme :

- Rachel Calvert (administratrice d'A Rocha, association protestante de conservations de la nature)

- Suzanne Chevrel (présidente des Eclaireuses et Eclaireurs Unionistes de de France)
- Martin Kopp (théologien, président de la commission écologie et justice climatique de la de la Fédération protestante de France)
- Gilles Zuberbuhler (dirigeant de Weylchem Lamotte – industrie chimique)

Le pasteur Arnaud Van Den Wiele assurera l'aumônerie du Synode. Le culte de clôture dimanche à 11h accueillera 23 nouveaux pasteurs (10 hommes et 13 femmes), récemment ordonnés dans leur ministère et la reconnaissance de ministère du nouveau Conseil national et de la Commission des ministères.

La sauvegarde de la création au cœur des réflexions des Églises

Si au niveau international, les initiatives chrétiennes en faveur de la sauvegarde de la création sont déjà nombreuses, au niveau français aussi, les Églises s'engagent. Depuis 2015, la Fédération Protestante de France a mis en place une démarche de plaidoyer et a créé une **commission Écologie et Justice climatique**. Elle est aujourd'hui présidée par **Martin Kopp**. Le **Défi Michée** porte quant à lui des appels très concrets liant écologie et justice sociale. On peut citer encore le mouvement **Chrétiens unis pour la terre**, qui a co-organisé les Assises chrétiennes de l'écologie à Saint-Étienne, ou la démarche initiée par le label «**Église verte**». Avant ce Synode national de l'EPUdF, le thème de l'écologie avait été débattu lors des Synodes régionaux – des réunions auxquelles le Défap avait participé, comme il le fait chaque année.

Ce qui pose la question : et la mission dans tout ça ? On ne peut tout simplement pas imaginer l'annonce de l'Évangile déconnectée des motifs d'inquiétude et de souffrance de l'humanité. *Perspectives Missionnaires*, unique revue de

missiologie dans l'espace protestant francophone, avait d'ailleurs consacré fin 2014 un numéro entier aux défis de l'écologie (PM n°69 : «***Héritiers et témoins d'une terre promise***»). Au Défap aussi, la préoccupation de la sauvegarde de l'environnement est donc bien présente. Elle fait **partie intégrante du programme de travail établi depuis 2015**, et se retrouve à travers un certain nombre de projets : c'est le cas du soutien apporté à **l'association Abel Granier**, qui intervient en Tunisie sur les problématiques de désertification. C'est le cas du partenariat établi avec **l'ALCESDAM**, Association pour la Lutte Contre l'Érosion, la Sécheresse et la Désertification au Maroc, qui depuis trente ans intervient dans les zones de palmeraies de la province de Tata. Le Défap a aussi régulièrement des envoyés au sein du **projet Beer Shéba** à Fatick, au Sénégal, centré sur l'agro-foresterie durable. Il est l'un des **membres fondateurs du Secaar** (Service chrétien d'appui à l'animation rurale), un réseau de dix-neuf Églises et organisations chrétiennes d'Afrique et d'Europe, présent dans une douzaine de pays, qui met en avant parmi ses principaux axes de travail l'agroécologie et le respect de l'environnement, en lien avec les droits humains.

Un nouveau président et une nouvelle SG pour la Cevaa

Après un report en 2020 du fait des contraintes sanitaires, l'Assemblée Générale de la Cevaa s'est tenue du 4 au 8 octobre 2021 en distanciel, les restrictions de circulation entre pays ne permettant

toujours pas à tous les délégués des 35 Églises de se réunir physiquement. Elle a élu un nouveau président, le pasteur Michel Lobo, qui succède à Henriette Mbatchou, et une nouvelle Secrétaire Générale, la pasteure Claudia Schulz, qui succède au pasteur Célestin Kiki.



À gauche : le nouveau président de la Cevaa, le pasteur Michel Lobo (EMU-CI) ; à droite, la nouvelle Secrétaire Générale, la pasteure Claudia Schulz (UEPAL) © DR

C'est une Assemblée Générale exceptionnelle dans sa forme, une AG par temps de Covid, qui s'est tenue du 4 au 8 octobre 2021 et a vu le renouvellement des instances de la **Cevaa**. Si le temps n'est plus au confinement en France et dans les pays européens voisins, les restrictions de circulation entre pays n'en demeurent pas moins très réelles ; et les délégués des Églises membres de la Communauté d'Églises en mission auraient eu les plus grandes difficultés à se retrouver tous en Suisse, pays qui devait initialement les accueillir. Il a donc fallu adapter le format des rencontres : débats en visioconférence, durée de l'Assemblée Générale raccourcie à 4 jours… Au final, après un report en 2020 du fait de la situation sanitaire, l'AG a pu se tenir en « distanciel », sans les rencontres

informelles entre délégués qui permettent d'échanger sur la situation et les défis des diverses Églises, mais néanmoins dans de bonnes conditions techniques, qui ont été saluées par les participants.

La Cevaa, c'est cette communauté de 35 Églises, présentes sur 4 continents, au sein de laquelle se développent la plus grande partie des relations établies par le Défap. Issue elle aussi de la Société des Missions Évangéliques de Paris et née elle aussi en octobre 1971, elle célèbre également cette année son cinquantenaire anniversaire, qu'elle a tenu à marquer par des concours de chants et de dessins, et par la prochaine publication d'un recueil de prières et de méditations issues des différentes Églises de la Communauté.

Renouvellement des instances de la Cevaa

Cette onzième Assemblée Générale a vu le renouvellement des instances de la Cevaa : nouveau Conseil Exécutif, nouveau Président, nouvelle Secrétaire Générale. C'est désormais le pasteur Michel Lobo, de l'Église Méthodiste Unie-Côte d'Ivoire, qui présidera la Communauté, succédant à Henriette Mbatchou. Vous pouvez retrouver ci-dessous une interview de lui diffusée **sur le site de la Cevaa en 2017**, alors qu'il était membre du Conseil Exécutif, et dans laquelle il insistait sur l'honneur et la responsabilité que représentait le fait de siéger ainsi dans les instances de la Communauté :

La pasteure Claudia Schulz, de l’UEPAL, devient pour sa part Secrétaire Générale, succédant au pasteur Célestin Kiki. C’est sa première entrée dans les instances de la Cevaa ; elle sera officiellement en fonction en septembre 2022, à l’issue d’une année de « tuilage » au cours de laquelle elle pourra se familiariser avec tous les enjeux de la Communauté. Actuellement en poste à la paroisse de Hautepierre, référente Mosaïc dans l’Eurométropole de Strasbourg, elle connaît bien les défis et les richesses des relations multiculturelles. Elle est aussi en lien avec le Défap et a pu notamment participer, suite à des échanges avec Pierre Adarna Faye, alors vice-président de l’ELS (Église luthérienne du Sénégal), à la mise en place d’un projet d’accompagnement d’activités génératrices de revenus pour les pasteurs dans ce pays. Elle sera le vis-à-vis du Conseil Exécutif auquel elle rendra compte de la bonne marche du Secrétariat. Également chargée des relations institutionnelles, de la communication interne et externe, ainsi que des questions de justice et des droits de l’homme, elle aura pour responsabilité de développer et d’entretenir des réseaux de vigilance pour le respect des droits humains, contre toute forme d’oppression et de discrimination, et pour la sauvegarde de la création.

À noter que le pasteur **Enno Strobel**, également de l'UEPAL où il est responsable du service Mission, et présent dans les instances du Défap, siégera aussi au Conseil Exécutif. Et au cours de cette Assemblée Générale, il a aussi été discuté du thème : « Cevaa – Maintenons la flamme! », sous lequel était placée cette année de cinquantenaire et qui intéresse toute la Communauté. Les Églises et les paroisses ont été encouragées à s'emparer de ce thème jusqu'à la prochaine AG, afin d'approfondir leur engagement dans la Cevaa.